QUARTIER LACAN

TÉMOIGNAGES SUR JACQUES LACAN

JEAN CLAVREUL
SERGE LECLAIRE
WLADIMIR GRANOFF
MOUSTAPHA SAFOUAN
CHARLES MELMAN
RENÉ BAILLY
CLAUDE DUMÉZIL
MAUD MANNONI
MICHÈLE MONTRELAY
CHRISTIAN SIMATOS
RENÉ TOSTAIN
RENÉ MAJOR
DANIEL WILDLÖCHER

PROPOS RECUEILLIS PAR

ALAIN DIDIER-WEILL
Emil Weiss et Florence Gravas

DENOËL
L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

QUARTIER LACAN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

QUARTIER LACAN

Propos recueillis par Alain Didier-Weill
et
Emil Weiss et Florence Gravas

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction
de Renaud de Rochebrune

© 2001, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2.207.25253.1
B 25253.1

Sommaire

Note de l'éditeur 9

Introduction, par Alain Didier-Weill 11

Entretiens avec :

Jean Clavreul 23
Serge Leclaire 33
Wladimir Granoff 49
Moustapha Safouan 85
Charles Melman 103
René Bailly 125
Claude Dumézil 137
Maud Mannoni 171
Michèle Montrelay 181
Christian Simatos 197
René Tostain 211
René Major 217
Daniel Wildlöcher 229

Postface, par Emil Weiss 255

Glossaire 261

Extrait de la publication

Note de l'éditeur

Les entretiens qui composent cet ouvrage, comme l'explique Alain Didier-Weill dans son introduction ci-après, sont issus de plusieurs origines – interviews pour un film vidéo, enregistrements au magnétophone et, dans un seul cas, réponses écrites à un questionnaire. Certains textes ont été revus en détail par les auteurs des témoignages, d'autres non. Il a donc été le plus souvent nécessaire de procéder à une « toilette » des propos tenus – la plus légère possible – pour tenir compte des exigences du passage de la forme orale à la forme écrite.

La quasi-totalité des entretiens se sont déroulés pendant la seconde partie de l'année 1993 et pendant la première partie de l'année 1994. Seules les interviews de René Major et Daniel Wildlöcher sont plus tardives puisque leurs témoignages datent du milieu de l'année 2001. L'ordre des textes correspond à l'ordre chronologique des enregistrements.

L'annotation a été réduite au strict nécessaire, pour donner quelques informations aux lecteurs qui ne connaissent pas dans le détail l'histoire du mouvement psychanalytique français et en particulier du mouvement lacanien. Les termes ou sigles dotés d'un astérisque lors de leur première occurrence dans l'introduction et dans chaque entretien sont explicités dans le petit glossaire qu'on trouvera à la fin de l'ouvrage. Celui-ci, ainsi que les notes et les présentations des auteurs des témoignages, a été rédigé par l'éditeur.

Extrait de la publication

Tous ces textes sont inédits, à l'exception d'un seul, celui reprenant l'entretien avec Wladimir Granoff (*cf.* note p. 49), que ce dernier avait souhaité voir rapidement devenir disponible sous forme écrite.

Remerciements d'Alain Didier-Weill et de l'éditeur à Charlotte Didier-Weill, Julie Penot-Didier-Weill et Gricelda Sarmiento, pour leur aide en matière de transcription des textes ou de documentation, ainsi qu'à Betty Milan, auteur d'un spirituel lapsus qui est à l'origine du titre de cet ouvrage.

Extrait de la publication

Introduction

par Alain Didier-Weill

L'hétérogénéité du public qui s'est pressé pour entendre parler Lacan pendant près de trente ans ne cesse de nous rappeler la raison pour laquelle cette parole a fait exception dans la pensée contemporaine. Pendant le temps d'un séminaire*, le clivage qui sépare des disciplines aussi diverses que psychanalyse, mathématiques, ethnologie, philosophie, linguistique, littérature... semblait avoir perdu sa raison d'être. La parole de Lacan portait à l'existence cette exception.

Mais avant de résonner pour un large public, cette parole a préalablement « sonné » auprès d'un petit nombre de psychanalystes – à qui revient, donc, le mérite de l'avoir reconnue bien avant qu'elle ne soit médiatisée. C'est de ces auditeurs, dont on peut dire qu'ils ont été les premiers « passeurs* » de Lacan, que nous avons recueilli les témoignages publiés dans cet ouvrage.

Ce recueil d'entretiens, entre ces psychanalystes et – pour l'essentiel – moi-même, a été constitué à partir de trois sources : des enregistrements effectués à l'occasion de la réalisation d'un film vidéo, des interviews au magnétophone et, dans un seul cas, des réponses à des questions écrites. La partie vidéo [1] a été filmée

* Les termes dotés d'un astérisque sont explicités dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

1. *Quartier Lacan*, vidéocassette réalisée par Emil Weiss, diffusée par Le Seuil. *Cf.*, à ce sujet, la postface d'Emil Weiss à la fin de cet ouvrage.

Extrait de la publication

au milieu des années 1990 par Emil Weiss et Florence Gravas, qui, par ailleurs, interviennent à certaines reprises lors des questions posées à : Jean Clavreul, Wladimir Granoff, Charles Melman, Claude Dumézil, René Bailly, Moustapha Safouan et Serge Leclaire (dans ce dernier cas, signalons la participation, souhaitée par l'interviewé, de Madeleine Chapsal). Le recueil de propos au magnétophone a pris par la suite le relais du film pour différentes raisons : parfois le document vidéo ne se prêtait pas à une transcription utilisable, et nous avons dû ainsi reprendre, avec la participation d'Alain Vanier, l'entretien avec Maud Mannoni ; parfois les témoins ne souhaitaient pas être filmés (Michèle Montrelay, Christian Simatos et René Tostain) ; dans d'autres cas encore, l'interview fut très tardive, comme ce fut le cas pour Daniel Wildlöcher, que j'ai rencontré avec Renaud de Rochebrune. Enfin, envisagé lui aussi très récemment, le témoignage de René Major n'a pu être recueilli que par écrit.

On objectera que le choix des témoins ne visait pas à l'exhaustivité : c'est vrai. Si d'aucuns, très rares, parmi ceux que j'avais sollicités, ont préféré s'abstenir, quelques autres, qui auraient pu l'être, ne l'ont pas été. J'assume la responsabilité de cette « sélection » quelque peu arbitraire, même si je tiens à souligner qu'ont été contactés des témoins de différentes « obédiences ».

Au terme de l'ensemble de ces interviews, de nombreuses questions se déploient. Je veux d'emblée mettre l'accent sur celle-ci : comment avons-nous à comprendre que le destin de ces témoins, que rien ne prédisposait à se rencontrer, ait été, pour chacun, un par un, infléchi et orienté par cette rencontre d'un homme qui, par là même, a produit un certain type de lien social entre eux ? Car si, quinze ou vingt ans après sa mort, chacun d'eux semble évoquer « son » Lacan, « son » interprétation de l'enseignement du maître, il s'avère, de façon incontestable, qu'il y a entre chaque témoignage un point de concordance au niveau de ce qu'on peut dire être la rencontre avec sa parole.

S'il fallait repérer, de la façon la plus condensée, ce qui a été le cœur de ces rencontres, c'est, me semble-t-il, l'irruption d'une question que personne n'avait, jusque-là, aussi explicitement

Extrait de la publication

posée. Cette question venait, tout d'abord, de l'intérêt passionné de Lacan, rompant en cela avec toute neutralité, pour ce qui lui était dit. Mais plus profondément encore, elle venait de ce qu'avait de véritablement énigmatique le fait que cet intérêt portait, au-delà de ce qui était dit, sur le fait même qu'il puisse y avoir du « dire ».

Qu'il puisse être possible pour un sujet de s'étonner de ce qui n'étonne personne, tant l'emprise de l'évidence rend impossible le questionnement, est sans doute le levier sur lequel se sont appuyés, depuis toujours, ceux dont le regard qu'ils portent sur le monde voit quelque chose d'absolument nouveau. À cet égard, pouvoir ne pas trouver évident que l'homme puisse parler n'est-il pas aussi renversant que pouvoir ne pas trouver évident qu'une pomme puisse tomber de l'arbre ?

Il est ainsi vraisemblable que ce qui a originairement noué un « transfert de travail » qui ne s'est plus démenti, chez ces témoins de la vie et du travail de Lacan, fut lié à la reconnaissance qu'ils eurent envers un homme qui entendit d'eux qu'au-delà de leurs « historioles » singulières, ils étaient aussi assujettis à la grande histoire de l'homme : celle par laquelle ils étaient institués par le langage.

En posant que l'inconscient était structuré comme un langage, Lacan faisait, par rapport à Freud, un pas de côté le conduisant à dire « que l'identification du sujet à un sexe... est quelque chose qui ne se fait que secondairement... et qui résulte de quelque chose de plus radical : que cet être est parlant[1] ». Je suppose que si, en introduisant cette radicalité de l'être parlant, Lacan a pu susciter un transfert si décisif, c'est qu'il découle de cette radicalité même un paradoxe scandaleux qui ne peut pas laisser un sujet indemne : ce paradoxe est celui par lequel Lacan est conduit à nouer le langage à l'impossible à dire.

C'est ainsi que, tout en fréquentant passionnément les productions langagières de l'histoire humaine – philosophie, théologie, logique, mathématiques, linguistique, anthropologie –, Lacan signifiait, en même temps, que son intérêt le plus fonda-

1. *Lettre de l'École freudienne*, n° 18, p. 9.

Extrait de la publication

mental était moins suscité par l'ouverture vers le savoir que par l'ouverture vers ce qu'il a nommé le réel, à savoir ce trou dans le savoir qui, selon lui, spécifie l'être humain, « non pas comme le chef-d'œuvre de la création, le point d'éveil de la connaissance, mais au contraire comme le siège d'une *Unerkennung*... c'est-à-dire d'une impossibilité à connaître ce qui regarde le sexe[1]. »

L'articulation que produisit Lacan entre le dire et l'impossible à dire était inhérente à sa conception de l'inconscient structuré comme un langage : elle amplifiait la découverte, faite par Freud, d'un ombilic du rêve, en posant que l'être parlant se trouvait exclu de sa propre origine et qu'il demeurait, dans l'inconscient, une trace de cette exclusion. En identifiant cette trace, ce trou ombilical, à ce que Freud repérait comme refoulement originaire, Lacan faisait de ce refoulé originaire l'origine structurale d'un trou – ultérieurement borroméen* – fondateur du manque humain. Je n'hésiterai pas à dire que le transfert qu'il suscita tint à la façon dont, pour ceux qui témoignent ici, il fit résonner l'existence de ce trou.

Pour mesurer les effets de cette résonance, dont les vibrations firent exploser le dogme théorique que l'IPA* avait progressivement substitué à l'enseignement vivant de Freud et de ses disciples, il faut se resituer dans le contexte des années cinquante, dans lequel advint la première scission* de la communauté psychanalytique internationale dont Lacan fut un des principaux protagonistes.

À cette scission de 1953 s'ajoutèrent, toujours autour de Lacan, deux autres scissions, l'une en 1963 et l'autre en 1981, de telle sorte que le paysage actuel des groupes psychanalytiques s'est historiquement constitué par l'effet des regroupements allant vers ou contre Lacan.

Les témoins qui parlent ici appartiennent à deux générations analytiques. Seuls Leclaire, Clavreul, Safouan, Granoff connurent directement la scission de 53. Tous les autres – Melman, Simatos, Mannoni, Montrelay, Tostain, Dumézil, Bailly, Wildlöcher, Major – furent contemporains des deux scissions sui-

1. *Lettre de l'École freudienne*, n° 18, p. 9.

Extrait de la publication

vantes, dont ils ont été, selon les cas, soit des témoins, soit des agents actifs.

Pour nous qui nous intéressons à essayer de dégager de ces témoignages ce que fut l'homme Lacan, l'examen de ces trois temps historiques que furent ces trois scissions est précieux. Car il nous permet d'éclairer sur le vif différents aspects de Lacan. Si la première scission mit en scène le positionnement des analystes devant la nouveauté de son enseignement, la seconde fut la réponse qu'il apporta, lui, à son excommunication par l'IPA, en fondant l'École freudienne de Paris. La troisième scission, enfin, fut liée à la dissolution de l'EFP, que lui seul pouvait produire étant donné que lui seul avait fondé cette école – même si certains le contestent (*cf.* notamment l'entretien avec Michèle Montrelay, ci-après dans cet ouvrage).

Ces trois temps ne m'apparaissent pas sans rapport avec les trois temps logiques que Lacan a décrits, comme dans une anticipation fulgurante de son destin à venir, en étant amené à discerner un temps pour voir, un temps pour comprendre, un temps pour conclure[1].

Pour comprendre l'enjeu de la première scission, il nous faut écouter les témoins qui, dans ce livre, nous permettent de saisir en quoi leur rencontre avec Lacan évoque un choc comparable à ce qui se produit, dans une cure, quand il y a retour du refoulé. L'effet d'étonnement, d'ouverture, de franchissement des limites, que produisit sur eux sa parole évoque, en effet, ce qui se saisit d'un sujet quand le signifiant refoulé par la censure vient à lui faire retour dans une transmission comparable à celle d'un mot d'esprit. Si la parole de Lacan eut ainsi le pouvoir de leur transmettre, de façon renouvelée, ce qui, de l'esprit du message de Freud, avait succombé à un refoulement instaurateur de dogme, la question qui se posait était celle-là : pourquoi ce refoulement ?

En vérité, cette disposition des analystes à refouler le message de Freud n'était pas, dans les années cinquante, une ques-

1. J. Lacan, « Le Temps logique et l'assertion de certitude anticipée », publié en 1945 dans la revue *Les Cahiers d'art*, dirigée par Ch. Zervos, et repris dans *Écrits*, Le Seuil, 1966.

tion absolument nouvelle. Déjà en 1928, Freud s'était étonné de ce que les analystes, n'osant pas, pour la plupart, s'autoriser dans leur pratique, étaient amenés à transformer les conseils techniques qu'il leur avait laissés en prescription impérative, à laquelle ils se mettaient en position d'obéir docilement. Découragé, il écrivait à Ferenczi : « Les esprits obéissants ne remarquent pas l'élasticité de ces conventions et s'y soumettent comme à des ordonnances taboues[1] ». Vingt ans plus tard, en 1947, Michael Balint, évoquant la position subjective des jeunes analystes de l'IPA, s'interrogera sur : « La soumission... des candidats... au traitement dogmatique et autoritaire sans beaucoup de protestation... et sur leur comportement révérencieux[2]. »

La question posée par Freud et Balint revient en somme à ceci : comment comprendre que de jeunes analystes, élèves de l'IPA, supposés avoir trouvé dans leur analyse personnelle de quoi transformer une parole aliénée en parole désirante, puissent être amenés à renoncer à la trouvaille de cette parole pour la resituer dans une relation d'obéissance surmoïque à une règle institutionnelle ?

Si nous voulons comprendre cet apparent paradoxe, une réflexion très profonde de Freud, dans son étude sur Léonard de Vinci[3], nous donne une piste féconde. S'interrogeant sur l'esprit de création, il oppose celui qui « travaille avec l'esprit » à celui qui, « ne travaillant qu'avec la mémoire », tend à se soumettre à l'autorité des « anciens » par l'imitation. Prolongeant sa réflexion, il suppose que Léonard aurait eu la possibilité de travailler avec l'esprit pour autant qu'il n'aurait pas été

1. S. Freud, lettre à S. Ferenczi du 4.1.1928 – *Cf.* « Six lettres de la correspondance Freud-Ferenczi », présentées par Ilse Grubrich-Simitis, in *Le Coq-Héron*, n° 88, 1983, p. 32.

2. M. Balint, « On the psychoanalytic training system », in *Primary Love and Psychoanalytic Technique*, Londres, Tavistock Publications, 1952, trad. fr. Paris, Payot, 1972. Cité par M. Safouan, in *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 23

3. S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, coll. Idées, 1977, p. 123-124.

dans un rapport d'intimidation avec le père et il suppose que cette absence d'intimidation prédisposait Léonard à être capable « d'ouvrir sur le monde des yeux étonnés ». Cette aptitude à l'étonnement, dans laquelle Freud repère « la plus haute sublimation que puisse atteindre l'homme », serait ainsi, d'après lui, la condition de transmission de l'esprit. Inversement, l'inaptitude à l'étonnement serait ce qui se produit quand le sujet, « intimidé » par l'autorité, n'a d'autre recours que d'obéir à cette autorité en l'imitant par le recours à la mémoire.

Par cette réflexion, Freud ne manifestait-il pas, déjà, la crainte dont il faisait part à Ferenczi ? Que les analystes intimidés par son autorité n'osaient pas recevoir ce qu'il disait avec leur « esprit » mais seulement avec leur « mémoire » ? L'emploi de cette « mémoire », en permettant de coller au texte freudien, pouvait octroyer aux analystes le sentiment d'être « freudiens » pour autant que la répétition littérale du texte était reçue, dans cette perspective, comme une garantie de ne pas tromper le maître. Comme si, dans cette proximité qu'établissait avec lui la stricte répétition de sa parole, les analystes pouvaient recevoir de lui le message suivant : « Puisque tu ne me trompes pas, tu ne te trompes pas. »

Or ce que Freud nous apprend dans son *Léonard*, c'est que c'est précisément au point où le sujet peut avoir la garantie d'être orthodoxe, en obéissant à l'autorité, que quelque chose de radical lui échappe : l'esprit de l'enseignement du maître. Il n'est pas possible, en somme, d'obéir à deux maîtres : l'obéissance au surmoi ne permet pas d'obéir, en même temps, à l'esprit.

Mais, question redoutable, qu'est-ce que l'esprit ? Comment est-il possible au maître de reconnaître si son élève lui dit « oui » avec ou sans esprit ? Cette question n'a pas attendu Freud pour être posée. Déjà Platon indiquait, dans son *Théétète*, que le fait de dire « oui » à l'enseignement du maître ne garantissait en rien que ce « oui » soit un authentique assentiment : « Est-ce en connaissance de cause que tu me donnes ton assentiment, ou

Extrait de la publication

est-ce entraîné par l'argumentation et l'habitude que tu t'es laissé aller à un acquiescement si rapide[1] ? »

À cet égard, nous pouvons dire que si Lacan fut, à partir des années cinquante, entendu comme faisant « retour » à Freud, c'est que s'entendait, dans ce qu'il disait, cet authentique assentiment à Freud qui ne s'entendait plus dans le discours de ceux dont le « oui » qu'ils donnaient à Freud était pris dans la répétition dogmatique du « béni-oui-oui ».

Mais une chose est de constater ce que devient un enseignement privé d'esprit, une autre est de pouvoir parler explicitement des conditions de possibilité de l'esprit d'invention ou de réinvention. Lacan fit ce pas en deux temps : le 21 juin 1964, il fonde l'EFP, en introduisant cette petite phrase : « L'analyste ne saurait s'autoriser que de lui-même[2]. » Petite phrase qui fut un véritable brandon, car si l'analyste n'avait plus à être « autorisé » par l'institution, qu'advenait-il de l'autorité institutionnelle qui tirait précisément son pouvoir d'autoriser des analysés à devenir psychanalystes ?

En octobre 1967, il introduisait, avec la proposition de la « passe* », une évolution de la première formule, qui devenait celle-ci : « L'analyste s'autorise de lui-même et de quelques autres. »

Avec cette procédure de la passe, il supposait qu'au-delà de la transmission possible de la psychanalyse par le refoulement, il pouvait exister un mode de transmission sans refoulement dont le modèle pouvait être celui du mot d'esprit : de la même façon que le locuteur d'un mot d'esprit transmet un savoir inconscient qui fait mouche chez l'auditeur, le devenant analyste ne pourrait-il pas « passer » la façon dont il réinvente la psychanalyse, avec des mots, des « mots de passe », structurés comme des mots d'esprit ? Des mots à travers lesquels se transmettrait non pas un

1. Platon, « Le Sophiste [ou de l'Être ; genre logique] », in *Sophiste, Politique, Philèbe, Timée, Critias*, Paris, GF-Flammarion, n° 203, 1969, 236c-237a, p. 79.

2. « Proposition du 9.10.1967 sur le psychanalyste de l'École », in *Scilicet*, n° 1, p. 14 ; *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 50 ; « Les non-dupes errent » (1973-74), séminaire inédit, leçon du 9.4.1974.

Extrait de la publication

savoir universitaire mais un savoir structuré par la présence d'un sujet du désir inconscient ?

Ainsi, en invitant les analystes à oser s'autoriser à penser, Lacan n'oubliait pas l'inquiétude exprimée par Freud quand il voyait des analystes qui, en devenant « obéissants à des prescriptions taboues », étaient contraints d'oublier l'esprit créateur qu'ils avaient cependant dû fréquenter dans leur expérience d'analysant.

La possibilité d'un tel non-oubli le poussa à proposer une procédure – la passe, donc – dans laquelle il ne s'agissait plus de faire la preuve qu'on était freudien parce qu'on répétait fidèlement le maître, mais de passer par une épreuve : celle de faire entendre si les mots avec lesquels l'analyste parle sont la répétition des mots de Freud ou s'ils sont, au contraire, devenus siens. Que ces mots puissent, comme dans le mot d'esprit, devenir siens, implique que l'épreuve de la passe soit éprouvante : si l'analyste cesse d'être dans cette proximité répétitive semblant garantir la présence de Freud, advient la possibilité d'oser laisser parler cet interprète qu'est le sujet de l'inconscient et s'ouvre alors un abîme angoissant. Aussitôt qu'il autorise en effet à parler, le sujet fait le deuil de la présence de l'Autre et ne peut qu'être éprouvé par le fait qu'il s'expose alors à ne plus recevoir de l'Autre de réponse garantissant une orthodoxie.

En revanche, ce qu'il peut recevoir de l'Autre, c'est, par exemple dans le mot d'esprit, le témoignage de ce que l'Autre a entendu : non pas une parole orthodoxe, mais une parole par laquelle est rendu transmissible que le savoir qu'il a énoncé était habité par l'énonciation désirante d'un sujet de l'inconscient. Si l'inconscient n'a pas lieu d'être affecté par le savoir dogmatique, il est, en revanche, « mobilisé » aussitôt qu'il peut entendre un parlant qui a payé le prix dû au langage (la castration symbolique) pour que sa parole désirante puisse vivre.

Que Lacan ait pu attendre de l'expérience de la passe la production d'un « savoir rival au sien » nous instruit de sa confiance immense dans les possibilités du sujet de l'inconscient si ce dernier venait à pouvoir parler. À cet égard, il y avait chez lui une contradiction étonnante, évoquée par certains des témoignages : il manifestait un respect extraordinaire pour le sujet de l'incons-

cient qui s'adressait à lui en même temps qu'un mépris prononcé pour les analystes, dont l'insertion institutionnelle prévalait – pensait-il – sur leur insertion dans la parole.

Toujours est-il que l'espoir que Lacan avait mis dans la passe fut cruellement déçu : le jury d'agrément* avait certes pu nommer analystes de l'École* un certain nombre de passants* mais il n'avait pu produire, à partir de son expérience, les avancées théoriques qui étaient attendues. Devant ce qu'il a nommé, lors de la dissolution de l'EFP, un « échec de la passe », Lacan se trouvait d'une certaine façon face à un problème presque insoluble : lui qui avait tellement voulu se démarquer de l'IPA en voulant prouver, par cette passe, que la psychanalyse pouvait se transmettre sans refoulement, se trouvait, du fait de cet échec, dans une position tout à fait nouvelle.

Sous l'effet de la déception, ou de la lassitude, il fit alors un retour sur la critique qu'il avait adressée, dans ses jeunes années, au vieux Freud, lorsqu'il lui reprochait d'avoir délibérément confié son message à l'IPA afin que celui-ci soit transmis par l'entremise du refoulement. Le refoulement était en effet une des modalités possibles de la transmission, puisqu'il tendait, contrairement à la forclusion, à conserver le message : telle une lettre en souffrance, celui-ci était voué à attendre patiemment qu'advienne, un jour, un destinataire l'arrachant à son oubli.

Fut-ce parce qu'il savait, par sa propre expérience, que ce destinataire pouvait à tout moment advenir pour reprendre le dépôt refoulé, toujours est-il qu'au seuil de sa mort Lacan fut amené à reconnaître que, n'ayant pas pu faire mieux que Freud, puisque la passe était un échec, il ne lui restait qu'à faire ce qu'avait fait celui-ci : confier son message à une institution – l'École de la cause freudienne* – qui conserverait son dire en le refoulant.

Ce geste freudien s'accompagnait d'un acte plus proprement lacanien : la dissolution de l'EFP, que seul Lacan, on l'a dit, estimait pouvoir prononcer étant donné qu'il avait été seul[1] pour la

1. Le 21 juin 1964, Lacan mettait ainsi, par ces mots célèbres, l'accent sur cette solitude : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique... »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'ESPACE **ANALYTIQUE**
collection fondée par Maud Mannoni
dirigée par Alain Vanier

Vingt ans après sa mort, le 9 septembre 1981, Jacques Lacan reste encore paradoxalement un personnage à découvrir. Très réticent face à ce qu'il appelait la « poubellication », il n'aimait guère rendre publics ses opinions, ses pensées et même son travail. Il n'a publié son célèbre recueil de textes, les *Écrits*, qu'à l'âge de 65 ans et ne se confiait que très rarement au-delà du cercle des intimes ou de ses disciples dans le milieu de la psychanalyse.

Comment commençait-on une analyse avec Lacan? Que disait-il et comment agissait-il « en privé »? Pourquoi son enseignement de la psychanalyse a-t-il tant fasciné ses auditeurs? Pourquoi son rayonnement fut-il exceptionnel non seulement dans le champ de la « santé mentale » mais aussi dans celui de la pensée contemporaine, en France comme à l'étranger? Ce grand théoricien, souvent réputé illisible, fut-il aussi un grand clinicien?

A ces questions et à bien d'autres, ces témoignages de treize psychanalystes d'origines très différentes, qui furent, pour certains dès l'après-guerre, des membres de son entourage immédiat, et quasiment tous en cure ou en « contrôle » sur le divan de la rue de Lille, fournissent autant de réponses. Ces propos très libres, souvent « intimes », à l'occasion critiques, apportent un éclairage original sur un personnage d'exception.

B 25253.1 09.01
ISBN 2.207.25253.1
21,34 € 140 FF TTC

9 782207 252536

Extrait de la publication